N.° 93.

9.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA GASTRITE AIGUE.

THÈSE

PRESENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 29 JUILLET 1836,

Par Hyacinthe-François LEMOINE, né à Saint-Brieuc, *département des Côtes-du-Nord*,

Ex-Chirurgien de la Marine.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Principiis obsta........



A MONTPELLIER,
Chez X. JULLIEN, imprimeur de la Mairie, Marché aux Fleurs.
1836.

A mon Père et à ma Mère.

Piété Filiale.

A mes Oncles Lemoine.

Reconnaissance.

LEMOINE.



QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA

GASTRITE AIGUE.

Aucun viscère n'est dans l'organisme animal le siége d'actions plus importantes que l'estomac : continuellement en rapport avec les objets extérieurs, soumis à des influences variées, doué d'une grande activité vitale, en raison du nombre considérable de vaisseaux sanguins et de nerfs qui le parcourent, théâtre du principal phénomène de la vie, la digestion, uni aux centres nerveux par les liens sympathiques les plus étroits, son rôle est un des plus importans dans l'économie ; d'où il résulte que ses lésions sont les plus fréquentes de toutes les maladies dont les corps vivans peuvent être atteints, et susceptibles de présenter les phénomènes les plus diversifiés et les nuances les plus nombreuses dans les ac-

cidens qu'elles occasionnent. Aussi, tous les praticiens, ont-ils fait jouer à cet organe le rôle le plus important dans les maladies. L'estomac, disaient-ils, dans leur langage métaphorique, attire le poison fébrile (*Pestem quasi radices figere in vintriculo*), il est le plus mobile, le plus associable de tous les organes, l'introducteur et le répartiteur de toutes les causes morbides. »

Je n'entreprendrai pas, dans ce tribut académique, de développer le grand nombre d'affections de toute espèce dont cet organe peut être atteint ; un pareil sujet serait trop au-dessus de mes forces. J'essaierai seulement de décrire les caractères physiologiques, les causes et les moyens thérapeutiques employés pour combattre ces irritations vives de l'estomac qui dérangent l'action de ce viscère, troublent ces mouvemens vitaux, et vont même jusqu'à déterminer la désorganisation de son tissu. Telle est la gastrite aiguë. Mais avant d'en développer les causes, la marche et la durée, je dirai un mot de l'estomac.

L'estomac, organe de la chimification, est un réservoir musculo-membraneux, conoïde, allongé, situé au-dessous du diaphragme, entre le foie et la rate, derrière les fausses côtes gauches, occupant la partie supérieure de l'abdomen, l'épigastre et une portion de l'hypocondre gauche, il se continue supérieurement avec l'œsophage, organe de la déglutition, et inférieurement avec le duodénum, organe de la chilification. Trois membranes de vitalité différente, qui sont, du dehors au dedans, le péritoine, une membrane musculaire et une membrane muqueuse, entrent dans sa composition. Un double cercle artériel et veineux très-considérable que constituent les artères et les veines stomachiques, pyloriques, gastro-épiploïques droite et gauche, des nerfs, des vaisseaux lymphatiques superficiels et profonds, viennent compléter l'organisation de ce viscère. Il est en rapport en outre, supérieurement, avec le diaphragme, le foie, le cartilage des fausses côtes gauches; inférieurement, avec le mésocolon transverse, le duodénum et le

pancréas. L'arc du colon et le grand épiploon longent sa grande courbure ; le petit épiploon naît de son bord postérieur. La rate à gauche, à droite le duodénum, dont il est séparé par le rétrécissement pylorique, complètent ses rapports qui sont excessivement variables par leur étendue, et suivant le volume si variable de ce viscère.

D'après cet exposé, il est facile de se rendre compte de la sympathie que doit exercer cet organe sur ceux qui lui sont annexés; c'est ce qui arrive, en effet, toutes les fois que la membrane muqueuse de l'estomac se trouve en contact avec une substance ingérée, capable d'altérer son tissu; elle réagit sur les organes voisins, soit pour leur communiquer les stimulations dont elle est le siège, où, par un effort révulsif, concentrer sur elle-même tout l'effet stimulant.

L'inflammation de la membrane qui tapisse l'intérieur de l'estomac a reçu le nom de gastrite. Elle se montre sous les formes continues et intermittentes; elle est tantôt aiguë, tantôt chronique. Nous ne parlerons ici que de la gastrite aiguë.

Symptômes physiologiques. A la suite de l'usage prolongé d'alimens âcres, de boissons alcooliques ou de mauvaise qualité, quelquefois aussi sans causes appréciables, ou par le fait seul d'un changement brusque survenu du chaud au froid, dans la température de l'atmosphère, il arrive souvent que des désordres se manifestent dans la membrane muqueuse de l'estomac. Elle commence d'abord par s'échauffer, son tissu rougit, ses vaisseaux s'injectent et semblent former, au-dessus d'elle, un boursouflement variqueux assez considérable. Si l'ingestion est copieuse et trop stimulante, la congestion gastrique acquiert un surcroît d'intensité; les actions vitales se concentrent sur l'estomac dont le travail devient de plus en plus pénible. La région épigastrique est alors tendue, et devient le siége d'une chaleur et d'un poids plus ou moins poignant; la tête

est pesante, les tégumens sont parcourus par des horripilations fugitives, qui déterminent bientôt un sentiment général de pesanteur, de malaise et d'anxiété, accompagné de nausées et de hoquets. La bouche est ordinairement sèche et pateuse. Il y a dégoût profond pour les alimens, tandis qu'on est tourmenté d'une soif des plus vives. La langue devient rouge, sèche, éfilée sur sa largeur, et se couvre d'un enduit jaunâtre et épais. L'estomac n'exécute plus ses fonctions qu'avec irrégularité, des gaz s'y développent, le distendent, fatiguent les malades, et sont considérés par eux, comme les causes de la maladie, tandis qu'ils n'en sont que les effets. Tels sont les symptômes d'une affection gastrique commençante, symptômes peu graves peut-être, mais qui doivent fixer néanmoins l'attention de celui qui en est atteint, car il n'est pas rare de voir les irritations gastriques les plus simples, s'élever tout-à-coup au plus haut degré d'intensité, et développer les symptômes les plus dangereux.

Si au début d'une affection de ce genre, l'homme avait assez d'empire sur lui-même pour s'arrêter devant ce sentiment intérieur qui l'engage à mettre un terme, même à l'usage des meilleures choses, il s'éviterait une foule d'indispositions et de maladies. Mais porté à prolonger les actes qui plaisent à ses penchans, il s'efforce d'exciter ses organes et d'y faire naître une activité qu'ils ne doivent pas éprouver. Son industrie s'ingénie dans la manière de varier les stimulans, et lui fait payer de sa santé et même de sa vie les courtes et imparfaites jouissances que l'art lui a procurées. Telle est la source de nos excès et par conséquent la cause de la plupart de ces phlegmasies qui envahissent nos organes, les enflamment et y provoquent des altérations morbides qui finissent par détruire leur texture normale.

Il est des hommes, il est vrai, qui peuvent supporter impunément les excitations gastriques les plus fortes et le plus souvent réitérées. Il semble que leur estomac d'une part, de l'autre

leur système nerveux, se soient mis en harmonie avec la dose exagérée des excitans qu'ils ingèrent. Bien plus, l'expérience a prouvé que l'usage de ces mêmes excitans devient pour eux un besoin impérieux qu'ils ne pourraient, sans danger, négliger de satisfaire. Tel ivrogne, par exemple, habitué à prendre certaine dose de boissons alcooliques, sera, s'il s'en prive, incapable de toute espèce de travail, de fatigue et d'efforts : mais à mesure qu'il aura provoqué dans l'estomac l'excitation qui est devenue pour lui un besoin, il sentira ses fonctions devenir plus libres, ses facultés renaître et s'exalter de nouveau. Mais il est bien vrai, néanmoins, que l'usage de ces boissons, alors même que l'organisme s'y habitue le mieux, entraîne, tôt ou tard, de graves désordres dans les organes de la digestion. Loin donc de se confier à ce besoin de l'habitude, qu'il évite l'action des stimulans, celui qu'impatiente une affection même légère de l'estomac, s'il ne veut pas voir se développer les symptômes alarmans d'une gastrite aiguë, dont les caractères principaux sont les suivans : une céphalalgie frontale intense, la pesanteur de la tête, l'accablement général, quelquefois l'incohérence des idées se manifestent d'abord; à un degré plus élevé, la tête est plus chaude, le délire survient, tantôt loquace et accompagné d'agitations musculaires, tantôt morne et obscur, et consistant en une sorte de rêvasserie tranquille. Dans certains cas, le malade est tout-à-coup frappé de stupeur, le visage est hébété, et un sentiment de découragement s'empare de ses facultés. La peau est sèche et brûlante; un sentiment de cuisson se manifeste à la base de la poitrine, dans toute la profondeur de la région épigastrique. La gorge est sèche, enflammée et continuellement irritée par une toux aigre et acariâtre qui dessèche le pharynx et la partie supérieure des bronches, et occasionne, par le soulèvement continuel du diaphragme, des douleurs atroces dans les hypocondres et la région épigastrique. Les vomissemens sont fréquens, souvent continus et douloureux; ils contiennent

beaucoup de bile verte, porracée et âcre; le pouls est petit et fréquent, quelquefois inégal, convulsif et intermittent. La pointe et les bords de la langue sont rouges et couverts de papilles plus développées que dans l'état normal; des bouffées de chaleurs semblent sortir de l'intérieur de la poitrine, et le malade se découvre continuellement pour appaiser le feu qui le dévore. Il est d'une anxiété et d'une agitation continuelle.

Chez les sujets pléthoriques, il n'est pas rare de voir le sang, appelé vers la tête, y former une congestion violente dont l'apoplexie peut être le résultat : chez les sujets nerveux, on observe la pâleur du visage, le froid des tégumens, la suspension des fonctions nerveuses et un accablement voisin de la mort. A ces phénomènes, s'ajoutent encore d'autres désordres sympathiques.

La conjonctive devient rougeâtre, l'œil sec, la membrane nasale aride, la bouche brûlante, les dents encroûtées d'un mucus visqueux épaissi, quelquefois mêlé à du sang qui adhère aux parois de la bouche. La salive, la sueur, les urines sont moins abondantes, et une constipation opiniâtre persiste ordinairement pendant tout le cours de la maladie. Pour peu que l'état aigu se prolonge, le canal intestinal, quelque solide que soit son organisation, ne tarde pas à en ressentir les effets. Des inflammations plus ou moins vives s'y développent, et donnent lieu à des entérites, gastro-hépatites accompagnées de tous les symptômes cérébraux sus-indiqués, car la stimulation de l'encéphale est toujours le premier effet de toutes les affections de ce genre, qui ne manifestent leurs symptômes que par son intermédiaire. Sans cette stimulation en effet, aucune sympathie ne pourrait exister, et malgré les lésions les plus profondes des viscères les plus importans, tout resterait calme et muet dans l'organisme. Si la phlegmasie prolonge sa durée, les réactions qu'elle excitait d'abord, s'affaiblissent par gradation. Les tégumens deviennent moins brûlans, moins arides; sans diminuer de sa fréquence,

le pouls perd de sa dureté, de sa résistance et de sa force. Quelqu'agité qu'ait été le sujet au début de sa maladie, il devient tranquille et calme. L'accablement succède à l'exaltation nerveuse; la langue est tremblante, les traits du visage effilés, la vue et l'ouïe presqu'éteints, les muscles n'éprouvent plus que des obscurs frémissemens qui donnent lieu à la carphologie, et la mort en est la funeste terminaison. Il est rare cependant que cette maladie entraîne la mort avant quinze ou vingt jours, à moins, toutefois, qu'elle n'ait lieu à la suite d'empoisonnemens, ou comme nous l'avons dit plus haut, qu'elle ne soit l'effet d'une congestion rapide du sang vers le cerveau, ou de la perforation de l'organe même.

Il existe une foule de degrés intermédiaires de cette affection bien moins graves que ceux que je viens de noter ici; j'ai cru devoir rassembler sur un seul point tous les phénomènes observés sur différens sujets, pour présenter un tableau général de cette maladie. Les terminaisons les plus communes de la gastrite sont ordinairement la résolution ou le passage à l'état chronique.

Si l'on considère les causes qui peuvent occasionner cette maladie, elles sont excessivement nombreuses. Parmi les plus fréquentes, on range l'ingestion de poisons âcres, corrosifs, caustiques, l'usage d'alimens qui ont subi un commencement de fermentation, les œufs de certains poissons, tels que ceux du brochet et du barbeau. Les excès de liqueurs alcooliques, la respiration habituelle d'une atmosphère infectée, soit par des substances animales putréfiées, soit par les miasmes dégagés des marais, des cloaques, tels que ceux que nous rencontrons au devant des demeures des habitans de nos campagnes, où tant de nos semblables respirent à chaque minute un poison lent; à peu près comme ces animaux qu'on plonge, dans certaines expériences, au milieu d'un gaz impur, afin de voir combien de temps ils y conserveront la vie. Comment en

serait-il autrement, quand on voit dans le même réduit, animaux et hommes entassés pêle-et-mêle, et confondant ensemble leurs émanations et leurs excrétions délétères, sans-permettre même que l'air extérieur vienne changer la nature de celui qu'ils respirent. Heureux ceux dont le système nerveux est assez puissant et assez difficile à émouvoir pour résister à ces causes d'infection. Souvent aussi ils y succombent, car sous l'influence de ces agens et l'usage de viande salée, de pain de mauvaise qualité et d'eau saumâtre, leur économie se détériore, et les tissus, ne trouvant plus dans le sang les matériaux nutritifs suffisans, s'étiolent, s'irritent, s'amaigrissent, et entraînent la destruction de l'individu. Telle est suivant nous, la source de ces phlegmasies gastro-intestinales que j'ai vu frapper des hameaux entiers, et décimer des familles, sans qu'aucun secours thérapeutique ait pu en arrêter le cours. Interrogeant ces causes, je n'ai pu m'expliquer leurs terribles résultats, qu'en attribuant aux tissus, pénétrés déjà de liquides de mauvaise qualité, une susceptibilité extrême à l'action morbifique; de sorte que la moindre excitation, ajoutée à cette perte d'énergie et de consistance organique qu'ils renfermaient déjà, suffisait sans doute pour achever leur destruction.

A ces causes, nous ajouterons, les passions violentes et concentrées, les coups et les chutes sur la région épigastrique, la révulsion d'une inflammation extérieure, telle qu'une dartre, la goutte, une érysipèle.

Traitement. Les tempéramens et les idiosyncrasies des malades, leur âge, leur sexe, leur degré de susceptibilité, variables à l'infini, sont autant de circonstances qui peuvent modifier les moyens curatifs employés dans cette affection.

Lorsque l'irritation est légère, quelques boissons acidulées et la diète suffisent seules pour faire disparaître les accidens. Sous leur influence, en effet, l'organisme est forcé de consommer ses propres

élémens et de fournir, par l'absorption, aux actions fonctionnelles et aux sécrétions. Si l'estomac semble, au contraire, dépourvu de l'énergie nécessaire pour exécuter ses fonctions et pour se débarasser des substances alimentaires et saburrales qui l'oppriment et le surchargent, si la langue est jaunâtre et limoneuse, l'administration d'un émétique léger fera disparaître les phénomènes d'irritation de malaise et de faiblesse qui tourmentent l'individu. La pratique, à cet égard, m'a convaincu que des émétiques légers, tels que l'ipécacuanha à la dose de douze, quinze grains dans l'eau tiède, faisaient disparaître bien plus vite les symptômes inflammatoires-gastriques, que l'application de quinze à vingt sangsues après lesquelles on avait l'habitude de laisser le malade à une simple tisane délayante et à la diète, attendant qu'il plaise à la nature de faire un nouvel effort pour se dégager d'elle-même de ces muquosités saburrales qui arrêtaient son cours. Est-ce parce que j'avais à traiter des individus habitués à une nourriture peu chargée de principes alibiles, que les émétiques m'ont produit de si heureux résultats? je le croirais assez, car, la grande quantité d'alimens que ces hommes étaient obligés d'ingérer, occasionnait nécessairement plus de résidu excrémentitiel, qui finissait par imbiber tellement les parois de la muqueuse gastrique, que celle-ci ne trouvait de dégagement complet que dans les contractions répétée de l'organe, qui désobstruait, par ses efforts, tous les pores incrustés de cette saburre nuisible. Cependant il importe d'observer avec attention les résultats d'une médication stimulante, et de ne lui donner jamais trop d'énergie. En procédant avec moins de circonspection, on verrait surgir une phlogose à laquelle la membrane muqueuse est déjà disposée. Malheureusement cette méthode stimulante est un abus auquel se livrent avec opiniâtreté toutes les personnes affectées de gastrite ou d'embarras gastrique, de sorte qu'un remède, bon par lui-même, devient mortel dans des mains inhabiles. En effet, que d'abus ne voyons-nous pas chaque

jour, de ces vulnéraires, de ces pilules et poudres purgatives que le vulgaire s'empresse de vanter comme spécifique dans les affections dont nous parlons. Le crédule habitant des campagnes rassemblera ses derniers restes, pour se procurer du vin, de l'eau-de-vie, en un mot tous les toniques qu'il croira capables de réveiller son estomac qu'il suppose engourdi. Ce ne sera que lorsque des désordres graves seront déjà l'effet des substances incendiaires, dont le préjugé et la routine lui auront conseillé l'usage, qu'il se décidera à réclamer les secours de la médecine. Dès-lors la médication doit être énergique ; les moyens rationels à employer sont les antiphlogistiques secondés par les évacuans. Si donc le sujet est pléthorique, et que des symptômes cérébraux se manifestent, une saignée générale doit commencer le traitement, des sangsues appliquée à la région épigastrique, plus ou moins, suivant l'idiosyncrasie du sujet ; des topiques émoliens, tels que cataplasmes, fomentations, etc ; des boissons froides, acidulées, en petite quantité, mais souvent répétées, aideront puissamment à faire tomber cet éréthisme inflammatoire qui tourmente le malade. Dès-lors la maladie semble enrayée et n'offre plus que des phénomènes secondaires, que la diète, l'usage de boissons acidulées, finissent par faire disparaître. Il arrive quelquefois que des personnes ne peuvent pas supporter les acides, on les remplace alors par des décoctions de mauve, de chiendent, de gomme, etc ; en général, le médecin doit proportionner le nombre et l'activité des moyens thérapeutiques, à la disposition de l'organisme, qu'il cherche à modifier et qui se montre plus ou moins rebelle à ses efforts. Lorsque l'alimentation pourra être permise, le médecin devra se bien pénétrer, dans le choix de ses alimens, des différens degrés d'élaboration qu'ils peuvent éprouver dans l'estomac. C'est ainsi que le lait, les fruits, les plantes herbacées et les racines étant moins long-temps retenus dans l'estomac que les viandes, le pain et les œufs, devront être préférées à ces derniers qui excitent l'action

stomacale la plus intense, fatiguent davantage l'organe et déterminent, presque toujours, des rechutes chez les convalescens de l'affection qui nous occupe. Des préceptes importans de pratique peuvent être déduits de ces considérations. D'abord, l'alimentation devra être recommencée avec d'autant plus de modération et de prudence, que l'abstinence des alimens a été plus prolongée. On conçoit, en effet, que la présence d'alimens alibiles serait promptement funeste à un organe débilité et incapable d'aucune élaboration normale. Les malades ne devront donc faire usage, dans les premiers jours, que d'herbes, de fruits cuits, de racines de plantes imprégnées d'eau végétale, moins susceptibles d'entretenir, d'agraver ou de renouveler le mal. Plus tard, lorsque l'estomac reprendra de sa tonicité, les fécules, les potages, quelquefois même les viandes blanches pourront être recommandés. Le médecin devra toujours être attentif à surveiller l'action de ce viscère, car le moindre écart dans le régime, serait bientôt suivi d'une rechute, et déterminerait le passage de la maladie à l'état chronique.

Si la gastrite est l'effet d'un empoisonnement, on devra s'assurer d'abord, quelle est la nature du poison ingéré, combien de temps s'est écoulé depuis son ingestion, et administrer de suite le contre-poison, soit par la voie de l'estomac, soit par le gros intestin.

Comme le traitement d'une affection de ce genre est du ressort de la médecine légale, je croirais sortir de mon sujet que d'en faire mention. Cependant il est un genre d'aliment que l'on sert sur nos tables, avec d'autant plus de sécurité, qu'il forme la nourriture habituelle des habitans de ces provinces, sur lequel je voudrais fixer un peu l'attention, vu les accidens vénéneux qu'il produit, lorsqu'une main inhabile n'a pas su en distinguer les caractères nuisibles; je veux parler des champignons, qui doivent intéresser le médecin, et comme aliment, et comme poison, puisque parmi eux, il s'en trouve qui sont tellement vénéneux qu'ils occa-

sionnent la mort en très-peu de temps. Sans entrer dans la description botanique de leurs espèces, de leurs caractères et de leurs classes en bénignes ou malignes, je dirais un mot du traitement à employer, lorsqu'on est appelé à donner ses soins à quelques victimes de ses erreurs si fréquentes dans le choix de ce comestible. Le premier devoir du médecin, la première indication à remplir, est de faire évacuer la substance vénéneuse, au moyen d'une dissolution concentrée d'émétique, donnée par cuillerée à café, seulement jusqu'à ce que l'effet vomitif ne soit produit, en ayant soin, toutefois, de le faciliter à l'aide de l'eau tiède. Ce premier temps rempli, il faudra s'occuper des propriétés âcres et caustiques que la substance peut produire, en la neutralisant par des acides. L'eau vinaigrée et le jus de citron peuvent être prescrits avec avantage, parce que, outre qu'ils ont la propriété de neutraliser la matière vénéneuse des champignons, ils deviennent des sédatifs puissans pour combattre l'influence qu'ils exercent sur le système nerveux en général. Si l'individu, près duquel on est appelé, a déjà absorbé assez de poison pour que son action délétère ait pu déterminer une état de stupeur et de coma, caractères propres de ces sortes d'empoisonnemens, il faut recourir de suite, à l'eau acidulée pour tâcher de ranimer le malade et le rappeler à lui-même; parce qu'alors il sera plus facile de lui administrer l'émétique, et d'obtenir des effets plus satisfaisans, l'éther paraît avoir même plus d'efficacité que l'eau vinaigrée, mais c'est à la dose d'un gros à une once, ou le sirop d'éther à forte dose.

M. Dufour, médecin de Montargis, cite un fait d'empoisonnement bien remarquable par les champignons, que je croirais utile de rapporter ici. Un enfant est trouvé au milieu d'un bois, dans un état de mort apparente, ayant la pâleur de la mort, la peau couverte d'une sueur froide et gluante, l'œil entr'ouvert, la pupille immobile et insensible à la lumière, le pouls et les mouvemens du cœur

à peine perceptibles, une roideur générale et un trismus tellement prononcé qu'il était impossible d'écarter les mâchoires. Il lui cassa deux dents d'un coup de ciseau, lui fit avaler un mélange de parties égales d'éther sulfurique et de sirop de fleurs d'oranger, et lui fit prendre ainsi dans le cours de quelques heures, jusqu'à une once d'éther, en même temps qu'il cherche à rechauffer le corps. L'enfant reprit connaissance et peu à peu fut ramené à la santé.

Lorsque le poison est rendu par le vomissement et le malade revenu à lui-même, tout n'est pas fini pour le médecin; il doit s'attacher à combattre la phlegmasie, résultat inévitable de l'âcreté stimulante et vénéneuse de la substance ingérée, par l'application de sagsues et même la saignée. Mais comme ce traitement rentre dans celui de la gastrite aiguë, nous n'en parlerons pas ici. La dernière observation que nous soumettrons est de ne point se laisser arrêter par la connaissance des propriétés irritantes des champignons, pour l'administration des évacuans.

FIN.

Faculté de Médecine de Montpellier.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicamens, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchemens, Clinique interne et externe*, (Examen pratique.)

6e Dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*



SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers Condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfans l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque!

